



Artdanthé / Cabaret de Curiosités

Numéro 52 / Miet Warlop – João Martins – Antoine Defoort – Herman Dephuis – BERLIN
Sarah Vanhee – Johanny Bert – 30/30 Les Rencontres de la forme courte – Brussels Dance



TANDEM

Scène nationale



DouaiHippodrome / ArrasThéâtre

13 mars → 7 avril 2017

Exposition

LA MÉMOIRE CRÉATIVE DE LA RÉVOLUTION SYRIENNE

Conférence de Sana Yazigi : 13.03 / 20:00 / DouaiHippodrome

CREATIVEMEMORY.ORG

www.tandem-arrasdouai.eu

RÉSERVATIONS 09 71 00 5678

Le TANDEM Scène nationale est subventionné par : la Ville d'Arras, la Ville de Douai, le Ministère de la Culture et de la Communication, le Conseil régional des Hauts-de-France / Nord Pas de Calais – Picardie, le Conseil départemental du Nord et le Conseil départemental du Pas-de-Calais.

Photo : © Jaber al-Azmeh : « Je veux que ma fille ait une vie meilleure que la mienne »



ÉDITO

LE THÉÂTRE, OU L'ULTIME TÉMOIGNAGE

Dans « L'Archive et le témoin », Giorgio Agamben parle de la Shoah comme d'un « événement sans témoin ». Impossibilité du témoignage, donc. Peut-être parce que l'homme a en horreur ce à quoi il craint d'être assimilé. Mais peut-être aussi parce que « ceux qui n'ont pas vécu l'expérience ne sauront jamais et que ceux qui l'ont connue ne parleront pas », comme le dit Wolfgang Iser dans « L'Organisation de la terreur ». Alors, tous muets face à ce passé dont les morts seraient les seuls détenteurs ? Pas si sûr. Et si le théâtre était la possibilité imparfaite de contredire cet état de fait ? Le médium qui pourrait faire de nous les « témoins intégraux » de Primo Levi (« Les Naufragés et les rescapés ») ? À voir sur scène les comédiens collés au plateau comme des pelures d'homme encore humides de la salive d'un destin tragique vécu par procuration, il est possible d'y croire. L'espace du temps de la représentation, le divertissement deviendrait cet antiprosopon mortel offert aux regards des aveugles, tandis que le dramaturge serait tel le Vieux Marin de la « Complainte » de Coleridge qui cherche à tout prix à raconter son histoire. C'est utopique ? Certainement, mais après tout pourquoi pas ? Dans la lettre qu'il envoie à l'Église de Rome, l'apôtre Paul parle d'un reste produit pour le temps présent selon l'élection de la grâce (Rm 11:5-26). Pourquoi ne pas croire que le théâtre puisse être cette « élection de la grâce », sorte de témoin ultime dont ce journal serait le « reste » ?

La rédaction

Sauf mention contraire, tous les spectacles de ce numéro ont été vus en captation vidéo.

Prochain numéro spécial MARTO le 9 mars

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

MIET WARLOP : FRUITS OF LABOR
JOÃO DOS SANTOS MARTINS : CONTINUED PROJECT
ANTOINE DEFOORT ET ALII : ON TRAVERSSERA LE PONT...

REGARDS PAGES 6-7

HERMAN DIEPHUIS : CLAN
SARAH VANHEE : OBLIVION
BERLIN : ZVIZDAL

BRÈVES PAGE 8

LA QUESTION PAGE 10
JOHANNY BERT

REPORTAGES PAGE 11
BORDEAUX CÔTÉ COURT
BRUSSELS DANCE

MARTO!

17^e FESTIVAL
MARIONNETTES & OBJETS
FESTIVLMARTO.COM
10 > 26 MARS 2017



hauts-de-seine
département

un événement
par

La terrasse



9 théâtres
et acteurs culturels
des Hauts-de-Seine

Antony
Bagneux
Châtenay-Malabry
Châtillon

Clamart
Fontenay-aux-Roses
Issy-les-Moulineaux

Malakoff
Meudon
Nanterre



FRUITS OF LABOR

CONCEPTION MIET WARLOP / THÉÂTRE DE VANVES, 25/03

« Inclassable, l'art de Miet Warlop déborde des cadres : théâtre objet, performance, installation ? Un peu de tout cela à vrai dire. De quoi rendre fascinante cet OVNI des scènes. »

MIET WARLOP PREND LE POULS DU MONDE

— par Christophe Candoni —

Dans une forme spectaculaire qui emprunte autant au concert de rock qu'au théâtre d'objets, à l'installation plastique qu'à la performance garage, Miet Warlop se saisit des objets et des corps qu'elle met en mouvement avec force tapage pour capter l'agitation frénétique du temps présent.

Troisième volet d'une trilogie entamée avec « Mystery Magnet » (2012) et « Dragging the Bone » (2014), « Fruits of Labor », créé la saison dernière, clôt la riche journée d'ouverture du 19e festival Art danthé à Vanves, parangon de la jeune (et parfois déjà confirmée) création contemporaine chorégraphique et transdisciplinaire, où les scènes belge, flamande et néerlandaise sont mises à l'honneur avec la venue d'Ann Van den Broek, de Christian Bakalov, de Maarten Seghers ou encore de Jan Martens en vedette. Comme les deux premiers opus, la proposition s'apparente à un tableau vivant où la présence humaine cohabite avec des matériaux en tout genre. Le spectacle fait la part belle autant aux images et aux sons qu'aux corps qui les génèrent dans un flux perpétuel d'intégration et de transformation d'éléments com-

posites, dont une monumentale sculpture en polystyrène qui permettra entre autres un remake de crucifixion. Venue des arts visuels, Miet Warlop est une jeune artiste gantoise ultra inventive et touche-à-tout. Juchée sur un podium, elle tournoie dans un habit de gala à paillettes argentées telle une géante boule à facettes sur pieds. Sur scène, elle est entourée de Seppe Cosyns, Tim Coenen, Joppe Tanghe et Wietse Tanghe, quatre performers-musiciens à l'allure tout aussi juvénile et charismatique.

“

Au cœur d'une dialectique de la catastrophe et de la jubilation

Ensemble, ils donnent une performance rythmée et échevelée dans laquelle ils développent une physicalité énergique et magnétique absolument stupéfiante. Le groupe s'élance dans un ballet foutraque en apparence mais réalisé avec beaucoup de rigueur. Comme une machine qui se met en branle et dérape à mesure qu'elle s'emballa, tout palpite et vacille au gré de déferlantes sonores et rythmiques qui s'apparentent à des pulsations vitales et d'explosions de cou-

leurs à la Jackson Pollock. S'il s'agit clairement d'un espace de recherche et d'expérimentation, le spectacle s'offre sans hermétisme. Au contraire, l'ensemble est carrément festif et grouillant de vie. L'ambiance survoltée de la proposition n'en est pas moins sentimentale. Pour preuve, la revisite d'un tube des Righteous Brothers et un furtif solo de trompette d'inspiration fellinienne concluent la pièce sur des tonalités plus nostalgiques qu'électriques. À la fois stone et fiévreuse, l'œuvre cataclysmique de Miet Warlop assume son caractère tour à tour loufoque et farfelu, fragile et onirique, totalement décalé et destroy notamment lorsque fuit sur les instruments de musique de lourdes gouttes d'une pluie intempestive, ou bien le puissant jet qui tel un orbe fluorescent frappe la caisse claire et les cymbales de la batterie. Un arc-en-ciel irradie sur la scène alors que le déluge semble avoir pris le dessus. Au cœur d'une dialectique de la catastrophe et de la jubilation, « Fruits of Labor » cultive le goût du beau comme celui du saccage, s'empare des ingrédients de la culture pop et savante et les détourne, mêle corrida et iconographie religieuse. Bourré d'imagination et d'ingéniosité, le show se révèle explosif et absolument jouissif !

FOCUS —



CONTINUED PROJECT

CONCEPTION JOÃO DOS SANTOS MARTINS / THÉÂTRE DE VANVES, 01/03

« Nous poursuivons cette idée de la chorégraphie en tant que technologie qui vérifie, active et transforme les relations entre des individus. »

« ARTE, C'EST LA NUIT »

— par Lola Salem —

Il n'y avait apparemment pas encore eu suffisamment d'ateliers-performances sur le corps : le corps et le mouvement, le corps et l'espace, le corps et sa liberté. Le genre d'événement à l'ambiance psychédélique mais « à la cool », entre bobos de bonne conscience.

« Projecto Continuado » cherche à parler du rapport au corps à travers le filtre de l'histoire de la danse, commençant par le modèle grec antique dénudé comme paradigme du mouvement libre. Toi aussi, te sens-tu oppressé(e) ? Ton corps à toi se trouve-t-il également entravé, aliéné, par la société ? Par ta condition ? Alors vite, viens donc échanger : prends le micro, ouvre ton cœur. N'aie pas peur des mouvements libres de ton corps, ni de ta nudité ! Il n'y a pas de mystère, le défi relève autant du bon sens que du bon goût. Pas de chance, « Projecto Continuado » a préféré enlever au théâtre ce qui fait le théâtre, pour ensuite recouvrir ce corps décharné d'un voile d'instantanéité feinte, de moments aussi faussement iconoclastes les uns que les autres. On habille la scène de formes géométriques aux tons scolaires presque enfantins, comme une évidence scénographique sans grande profondeur ; on

use jusqu'à plus soif du micro et de la vidéo pour souligner à loisir le caractère de présentation, l'affirmation d'un stand-up philosophique quelque peu masturbatoire. Il faut bien entendu à tout cela six personnes, négligemment habillées, parlant encore et toujours de leur corps d'un ton détaché, partageant des anecdotes sur leur passé, babillant des lieux communs sur le rôle de la société qui juge et encadre corps comme esprit.

“

On secoue le corps par automatisme

Il faut aussi – surtout, surtout – que quelques-un(e)s se déshabillent sans aucune raison apparente. Sinon le fait que l'on se livre – c'est très important, de se livrer ; et comme cela se fait sur scène, il faut bien entendu ôter tout le « superficiel ». Et puis on danse, on danse, on danse. On secoue le corps par automatisme, sur de longues plages, ou encore complètement à poil, histoire de pimenter un peu la valse viennoise. De toute évidence, avec « Projecto Continuado », on est loin, très loin de l'essentiel. On flotte même très haut ; et c'est presque terrible de se dire que cela ne gêne toujours personne de naviguer dans ces eaux de la quintessence du convention-

nel, sans vague à l'horizon. Encore une goutte dans l'océan d'un théâtre qui n'a de théâtre que le nom. Il subsiste bien, pourtant, ce sentiment de laisser-aller ; celui-là même que vous ressentez à 2 heures du matin, en tombant, dans un état peu ou prou normal, devant une émission de télévision (cette dernière ayant été allumée machinalement, vieux réflexe de la main à qui le cerveau a ordonné d'arrêter de trop réfléchir). Alors, confortablement installé(e), vous acceptez bon gré mal gré ce que l'on vous donne en pâture. Des corps qui se trémoussent, qui se collent, se percutent. Un discours philosophique de présentation écrit par-dessus la jambe. Un piano qui ressasse quelques mélodies, quelques-unes dignes de bars du Far West. Vous avalerez ce cocktail aussi improbable que vu et re-revu, en vous disant qu'il y a sans doute une sorte d'éclat caché dans l'ensemble. À vous de juger s'il est vraiment indispensable de parler de la Seconde Guerre mondiale ou encore de passer le quart du spectacle en tenue d'Ève pour brosser une sorte de portrait accéléré et décousu de la danse. Comme toujours, vous pourrez tenter de démêler le bon de la vacuité de cette proposition, pour le moins non originale mais vibrant par moments d'une poésie inattendue.



« On traversera le pont une fois rendus à la rivière » © Simon Gosselin



ON TRAVERSERÀ LE PONT UNE FOIS RENDUS À LA RIVIÈRE

CONCEPTION ANTOINE DEFOORT, JULIEN FOURNET, MATHILDE MAILLARD ET SÉBASTIEN VIAL / LE PHÉNIX, 23-25-03

« Un cheminement à travers les concepts de collaboration, de commensalité et de communauté. Un spectacle poético-ludique. »

Spectacle vu au festival Vivat la danse ! en janvier 2017

ANTOINE DEFOORT CAPTE LE RÉEL EN JOUANT AVEC LE VRAI ET LE FAUX

— par Christophe Candoni —

Ne reculant devant aucun paradoxe, Antoine Defoort ouvre le festival Vivat la danse ! avec un spectacle de théâtre. À Armentières, où il a été artiste associé pendant plusieurs années, il a l'habitude de prendre ses quartiers et de « peaufiner » ses créations promises à de beaux avenir.

Ce fut le cas du génial « Germinal », cosigné avec un ancien complice, Halory Goerger, qui vole lui aussi désormais de ses propres ailes. « On traversera le pont une fois rendus à la rivière » est présenté au Phénix de Valenciennes avant une tournée internationale. Il est déjà attendu au CentQuatre à Paris et au Kunsten à Bruxelles. Dans cette dernière création, Defoort déroule son programme habituel : faire table rase des présupposés en matière aussi bien de représentation artistique que de perception du monde. Aller aux origines, inventer des systèmes, les faire émerger, trouver de nouveaux moyens de communiquer, c'est là toute l'ambition du projet loufoque et particulièrement inventif de l'artiste belge et de ses compères de l'Amicale de production, Julien Fournet, Mathilde Maillard et Sébastien Vial. Ce protocole si décalé ne pourrait prétendre

délivrer des énoncés scientifiques, car rien de définitif ne se dégage ni des sempiternelles interrogations flottantes que posent les interprètes ingénus ni des dérisoires tentatives de raisonnement qui suivent. Leurs tergiversations proférées avec autant de fausse naïveté que de désinvolture feinte plongent dans des profondeurs de perplexité.

“

Divagations existentielles sans fin

La genèse des choses qu'ils ne cessent d'explorer de spectacle en spectacle continue à poser problème. Pour preuve, aussitôt commencée, la pièce bugge, se reprend, s'interrompt à nouveau, redémarre son long rituel d'affaiblissement progressif des lumières de la salle et des conversations du public. Quand a débuté le spectacle ? Voilà une question caustique à laquelle on peine à répondre, puisque justement son début s'est vu autant différé que réitéré... Autre débat issu d'un engagement intenable des comédiens : distinguer le vrai du faux. Leur prestation reviendra à annuler les frontières qui opposent la réalité à la fiction. Une intrigue finit par naître de l'enchaînement improbable de hasardeuses

suggestions parfois contradictoires qui témoignent d'un plaisir non dissimulé des artistes à nous balader et à casser les conventions illusionnistes de la représentation. Sur un espace vierge et indéfini, trois personnages cohabitent dans un véhicule agricole devenu studio précaire d'enregistrement pour une webradio locale. L'émission capte les bruits environnants à la périphérie des villes et des campagnes et fait entendre le monde autrement à ses populations. On retrouve dans ce spectacle minimaliste une belle ingéniosité à fabriquer des ressorts narratifs en mêlant les langages et les disciplines. Ce travail d'écriture textuelle et scénique embarque ses protagonistes dans des divagations existentielles sans fin qui multiplient les détours et les possibles. C'est drôle et déroutant, parfois vain. Soutenue par une hypertechnologie qui fait aussi l'intérêt d'une forme bien d'aujourd'hui avec micros, instruments de musique électriques, jeux sur les sons et la lumière, l'histoire, totalement alambiquée, n'en demeure pas moins simplissime. Elle s'inscrit dans un monde ultraconnecté et épris de virtualité, mais c'est bien la rencontre et la chaleur humaines qui sont au cœur du geste théâtral, qui s'apparente avant tout à une expérience poétique et sensible.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER



1

CLAN

CONCEPTION HERMAN DIEPHUIS
THÉÂTRE DE VANVES, 01/04

« C'est l'histoire d'un groupe qui s'acharne à exister dans un univers festif et refuse la possibilité que tout pourrait se terminer comme s'il dansait sur un volcan. »

DANCE TO THE MUSIC

— par Christophe Candoni —

SUBLIME CHANT DU CYGNE

— par Mariane de Douhet —



2

OBLIVION

CONCEPTION SARAH VANHEE / LE PHÉNIX, 28/02

Spectacle vu au Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles) en mai 2016

« Imaginez un lieu où vous vous reconnectez avec tout ce que vous aviez jeté, abandonné ou effacé. Les objets, les pensées, les relations dont vous vous étiez défaits et que vous aviez oubliés sont tous de retour. »

À SA DÉCHARGE

— par Christophe Candoni —



3

ZVIZDAL

CONCEPTION BERLIN

THÉÂTRE DE CHAMBRE 232 U D'AULNOYE-AYMERIES, 01/03

« Le 26 avril 1986, un réacteur explose à la centrale de Tchernobyl. Catastrophe nucléaire sans précédent qui affecte le monde entier. »

MAQUETTE D'UN ATTACHEMENT
EN VOIE DE DISPARITION

— par Julien Avril —

LE DOCUMENTAIRE MIS À MAL

— par Augustin Guillot —

« C'est l'histoire d'un groupe qui s'acharne à exister », explique Herman Diephuis. Le chorégraphe néerlandais met en scène un clan formé de six jeunes gens dans une proposition à la fois minimale et hyper festive dont le but est de conjurer l'absence de sens et la finitude des choses en dansant irréductiblement. Sur le plateau nu devenu vaste dance floor plongé entre lumière et pénombre, une bande de potes en tenue de gala et baskets colorées revendique le droit et le désir de s'amuser, de se défouler, de se dépenser sans compter, alternant séduction sexy, solitude existentielle, langoureuse nonchalance et fougueuse énergie dans un mouvement continu mené jusqu'au bord de l'écroulement. « CLAN » donne l'impression d'assister à ce moment tardif ou bien matinal où la fête est finie et où les corps flottent dans une énergie comateuse, encore empreints de vitalité grisée. À moitié défaits et dénudés, les danseurs s'extraient de la pénombre du fond de scène et regagnent la lumière pour un dernier tour de piste, affichant leur jeunesse toujours radieuse et leur insouciance volontaire. Ils s'adonnent au plaisir et à la jouissance, faisant fi de la morosité avec beaucoup de dynamisme mais étonnamment un peu trop de sagesse. En suivant le mouvement fluide de lignes et de rondes diverses, sur des airs de funk aux rythmes lascifs ou plus remuants, les personnalités de chacun se libèrent, les couples se font et se défont, les êtres se rencontrent et s'éteignent, sans distinction de sexe, et finissent par se confondre dans l'entre-soi d'un groupe hétéroclite et soudé. Une décontraction sympathique s'impose plus qu'une nécessaire urgence dans cette proposition mineure mais tout à fait plaisante.

Devant « CLAN », une envie impérieuse : rejoindre cette horde, plonger dans le rythme infiniment vital de leurs mouvements, se mêler à leur énergie avant qu'elle ne s'épuise. On pourrait se croire dans n'importe quelle soirée, au milieu de gens qui dansent et se cherchent, nonchalants puis galvanisés. Pourtant c'est à un grand plongeon eschatologique que « CLAN » nous convie. Six danseurs, sans interruption durant 55 minutes, traversés par une ardeur louche : c'est celle du cygne avant de mourir, celle d'une intensité qui bascule en acharnement, comme si danser était tout ce qui leur restait, tout arrêté, arrêté de mort. Autour d'eux, il n'y a déjà plus rien. Ni le rythme ni la scène – nue – ne les précèdent, ce sont eux qui les font naître. Ils dansent et un monde apparaît : jazz, swing, cabaret décati, volutes, velours et lumière rouge. Ils dansent pour s'assurer que quelque chose perdure par-delà leur naufrage, le geste comme un inoxydable cogito. Leur synchronie est impossible. On pense heureusement, car c'est en alternant les forces qu'ils conservent le souffle. Comment s'approcher les uns des autres ? En ondulant, en tremblant : toute combinaison avec autrui doit, pour survivre, avoir la liberté d'une danse. Surtout ne pas chercher à ordonner le chaos, plutôt en épouser le battement organique. Les membres de « CLAN » sont encore plus émouvants lorsqu'on ne sait plus ce qui les unit. Devant un couple qui titube, tandis que l'un s'effondre dans les bras d'un autre, on se demande : abandon au plaisir ou appel au secours ? « CLAN » est d'une générosité inouïe, en ce qu'il communique immédiatement sa force, triomphante, celle du mouvement qui, seul, suffit à affirmer la vie. Impossible de se contenter de la contemplation : on voudrait se jeter avec eux, s'abreuver de leur force nerveuse, devenir, ainsi qu'ils le suggèrent, chose, animal, fou – à condition d'être vivant.

Dans un geste artistique qui s'oppose délibérément à l'ère actuelle du consommable à outrance, où tout se jette, s'oublie, s'efface sans égard, l'objet comme la pensée, Sarah Vanhee a engagé pendant un an entier l'insolite entreprise de garder ses déchets non périssables et de les archiver avec la précieuse aide de Linda Sepp, sa « gestionnaire de déchets ». Au cours de l'interminable installation-performance « Oblivion », le copieux contenu d'une quarantaine de caisses en carton bourrées de paquets d'emballage, de bouteilles en plastique, de papiers multiples... s'expose sur scène sans complexe. La démarche est intéressante et donne lieu à son terme à un impressionnant tableau visuel aux larges dimensions du plateau investi. Imperturbablement, presque au bord de l'autisme, l'artiste réalise son grand déballage dans une forme invariante pour être incisive. Elle manipule les objets presque trop minutieusement, chichiteusement, du bout des doigts ; un comble pour un spectacle dont le cœur du propos est la crasse, le détritus, la merde de se donner l'air aussi ordonné et propre ! Au cours d'une impossible logorrhée, sa parole devient tout aussi envahissante que l'oppressante matière exposée à l'état

brut. La performance prétendument écocitoyenne dérape dans un discours péniblement autocentré, dans lequel Sarah Vanhee relate le processus de création de son œuvre et quelques considérations anodines sur sa vie et sa condition d'artiste. Elle s'étale aussi complaisamment sur la consistance de ses défections ou délivre des énoncés plus dérangeants, comme l'évocation nostalgique de l'époque bénie où les femmes, fourbues par le labeur, glanaient aux champs, ou encore la revendication d'une forme de relativisme béat qui ne distinguerait pas les choses selon leur valeur mais lui permet d'afficher la conscience tranquille de donner sa chance à tout, y compris à un pot de yaourt, et de s'en émouvoir... Nous voici mis face à un étrange paradoxe : que garder de cette fable justement obnubilée par la conservation ? Pas grand-chose.

L'image finale d'« Oblivion » relève-t-elle de l'esthétique pure ou de l'horreur écologique ? Deux heures durant, Sarah Vanhee a enfoui la scène sous les déchets. Ses déchets. Les déchets d'une année, qu'elle extrait sans répit d'une cinquantaine de cartons. Pots de yaourt, protections périodiques, bouteilles en plastique, cotons à démaquiller, vêtements usés, boîtes de lait, emballages, bouteilles de bière, relevés de comptes bancaires, sachets de supermarché, DVD, téléphone portable : un à un ils se dressent ou s'étalent, scintillent jusqu'à former le paysage splendide d'une ville sous le soleil déclinant. Ils ne sont pas exposés, mais disposés avec soin. Tels les témoins muets de toute une vie. Une documentation sans apprêt. « Oblivion » n'est pas pour autant un manifeste écologiste, mais plutôt un hommage aux choses. Aussitôt que notre anthropocentrisme et notre consumérisme les ont utilisées, consommées, éventrées, elles tombent invariablement dans l'oubli. Sarah Vanhee au contraire leur donne une seconde vie. Son déballage un instant en suspens, elle s'immobilise auprès d'une bouteille d'eau vide. Et énumère toutes les étapes du processus de production, sans oublier le long voyage

autour du monde du liquide sous son capuchon. « Oblivion » nous rappelle la complexité globale des choses, face aux oubliettes autour desquelles gravite notre économie de la consommation. « Si j'avais été conséquente, la performance aurait dû aussi durer un an », lance Sarah Vanhee, qui poursuit sa réflexion à propos d'elle-même et de la représentation. Cette apparence d'autofocalisation mais aussi sa dramaturgie de l'accumulation poussent quelques spectateurs à s'éclipser. C'est ainsi : toute performance radicale crée ses propres déchets, ses propres renégats. Or, ici, ils ont tort. Tous les éléments qui restent, qui traversent le texte de Vanhee et la bande-son – des propos de Žižek sur le pétrole au journal de bord de l'artiste sur ses propres selles – constituent le noyau même de ce qui rend ce solo si pertinemment ambigu. « Oblivion » problématise la frontière idéologique entre l'utile et l'inutile, entre la création et les excréments, entre l'efficacité et l'écologie. Qui accepte de s'abandonner à cette abondance en ressort plus riche. Vanhee nous fait regarder les choses autrement.

Traduit du néerlandais
par Marie Baudet

Le collectif Berlin, guidé par la journaliste Cathy Blisson, est allé à la rencontre des derniers habitants de la zone de Tchernobyl, un couple de vieillards ayant toujours refusé de quitter leur maison après l'accident nucléaire. Ils les ont filmés dans leur quotidien pendant près de cinq ans, tentant de comprendre ce qui les retenait dans leur village natal, alors qu'autour d'eux tous avaient fui cette région contaminée et dangereuse. Il en résulte un témoignage bouleversant sur l'attachement à la terre et à l'autre, sur les cendres du monde qui s'acharne à briser la matière. Faire exister la zone de Tchernobyl sur un plateau de théâtre n'est pas une mince affaire. La radioactivité ne peut se percevoir avec les sens. On ne peut que la représenter. Et cette campagne ukrainienne où depuis trente ans la vie sauvage a repris ses droits, nous ne pouvons que la regarder de loin, à l'abri, car nous sommes nous-mêmes encore trop engagés dans la civilisation et, à l'inverse de Nadia et de Petro, plus assez en lien avec la nature pour savoir nous adapter. C'est donc protégés par l'image que nous assistons en bifrontal au récit du voyage des deux artistes d'Anvers : sur leurs plates-formes tournantes, trois maquettes représentent la ferme du couple, à trois saisons de couleurs différentes, au-dessus desquelles circulent des caméras. Sur l'écran se mélangent à la fois ce qui fut filmé là-bas et ce qui est filmé du modèle réduit maintenant. À l'heure où deux entreprises du CAC 40 inaugurent le nouveau sarcophage de la centrale, Berlin présente notre humanité en sursis face à une menace invisible, dans l'attente de la mort, déjà peut-être souvenir, pièce de musée sous cloche de verre.

Spectacle vu en décembre 2016
au 104 (Paris)

Voici un dispositif a priori singulier qui ne consiste plus à insérer de la vidéo sur la scène, mais au contraire à scénographier la vidéo. Le dispositif se caractérise ainsi par un large écran au-dessous duquel sont placées trois maquettes d'une même ferme, filmées par deux caméras. Le film s'ouvre par les bruits angoissants d'un travelling avant en vision nocturne, adoptant l'esthétique du film d'action pour surligner l'entrée dans une zone hostile. Après cette ouverture d'un spectaculaire qui ne sied guère à la dignité du sujet, les choix discutables et formellement indigents s'enchaînent : insertion d'images de maquettes dans la trame du documentaire, surimpression de ces plans sur des prises de vues réelles. Ces impairs esthétiques ne porteraient guère à conséquence et demeureraient de l'ordre du simple mauvais film s'ils n'étaient pas accompagnés de parti pris plus dérangeants. Un exemple, omniprésent, écrasant même : l'incrustation dans les maquettes, comme de grosses fenêtres, de petits écrans diffusant les images en prise de vues réelle, le tout filmé par les caméras afin de nous les retransmettre, dans un procès de mise en abyme, sur grand écran. Une telle lourdeur ne saurait relever que de l'afféterie, le couple devenant, pour les artistes, le simple prétexte et le moyen d'exercer leur omnipotence. Se manifeste pourtant une volonté claire et mal maîtrisée d'émouvoir par le choix systématique de plans pittoresques, par le refus d'un silence sans cesse contourné par la brièveté des plans ou l'usage de la musique. Et puis, il y a ce dispositif qui agit en sens contraire, qui objective et qui observe, dispositif-panoptique d'artistes entomologistes, comme si l'intention d'un humanisme mièvre était sans cesse contredite par une volonté de toute-puissance. Mais peut-être est-ce cela que l'on peut mettre au crédit du spectacle : réaliser une forme de miracle en donnant deux raisons contradictoires de le rejeter.

Spectacle vu en mai 2016 au
Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles)

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

EN BREF



NOVACIÉRIES

Acier saillant, métal froid. Corps hantant une usine désaffectée. Corps qui bougent, qui s'affolent, seuls, sans public. Individus masqués, contenant leur énergie, se préparant à sublimer leur corps. « Novacières » mêle violence et lyrisme de manière surprenante, dévoilant l'insoupçonnable poésie du jumpstyle - danse urbaine underground sur musique electro qui s'est développée grâce aux plates-formes Internet. (LA)HORDE tisse un réseau d'images puissant, entre visuel lisse cinématographique, jeu de la performance et home made video. Le court-métrage est truffé d'inspirations contemporaines diverses, recréant une sorte d'esthétique de la ruine, avec énergie et finesse. Une curiosité qui offre un impressionnant aperçu d'un monde résistant à toute forme de standardisation. **L.S.**

PERFORMANCE

— HÔTEL DE VILLE (VANVES), 25/02 —



MERCURIAL GEORGE

Le George de « Mercurial George » est un petit singe en peluche que Dana Michel n'aimait pas du tout, enfant. « J'avais une liste de peut-être 100 titres. Le premier était "Je déteste les singes". C'était le nom du singe de ma sœur, qui m'effrayait. » Une autre inspiration est le buto, et l'idée que le mouvement, le fait de continuer d'aller de l'avant, est ce qui permet la croissance personnelle. Dans ce solo de danse, tout oscille entre flexibilité et ouverture. Présence animale, gestes désordonnés et maladroits, l'artiste habitée et reliée à la terre provoque malaise et admiration en livrant en vrac des images qui grincant aux entournures. **M.S.**

DANSE

— PANOPÉE (VANVES), 28/03 —



LIVES

Une fois n'est pas coutume, « Lives » est une pièce chorégraphique qu'il est au moins aussi important d'écouter que de regarder. Si on confesse une certaine perplexité devant la création sonore, on est en revanche happé par le récit fait par Ali Moini en voix off, au cours duquel il questionne la difficulté de se construire lorsqu'on est déraciné. Comment réussir à se faire une place dans un pays qui n'est pas son pays de naissance sans renier ses origines ? La scénographie, simple mais efficace, semble souligner que s'il est indispensable de garder en mémoire les événements fondateurs de sa propre vie, fussent-ils traumatiques, il ne faut pas pour autant en faire des entraves. C'est le combat de toute une vie qui se résume en moins d'une heure : faire la paix avec son passé pour pouvoir continuer à avancer. **A.S.**

PERFORMANCE

— PANOPÉE (VANVES), 04/03 —



ZOOM

LE PÔLE EUROPÉEN DE CRÉATION DU PHÉNIX : UNE NOUVELLE COUVEUSE EUROPÉENNE

— par Emmanuel Serafini —

Depuis juin 2016, le Phénix de Valenciennes est l'heureux détenteur d'une appellation qui vient soutenir un travail ambitieux engagé depuis 2009 par Romaric Daurier, son directeur. Il s'est fixé comme objectif de devenir un laboratoire d'émergence pour les jeunes artistes français dotés d'une notoriété internationale.

annuels par équipe, ces moyens pouvant s'articuler sur deux années, le temps usuel d'une production. La Caisse des dépôts, actionnaire de la société d'économie mixte du Phénix, projette même la création d'un fonds de garantie pour l'émergence. Ensuite, il s'est agi de rationaliser les dépenses en visant l'emploi artistique : possibilité de travailler sur les plateaux du Phénix dans la durée, prise en charge des hébergements, de la logistique, de la technique... Est prévu à Valenciennes un accompagnement, à travers un poste de chargé de production et de diffusion dédié aux trois compagnies bénéficiaires de ce dispositif, à savoir l'Amicale de production, Julien Gosselin et récemment la compagnie de cirque XY.



Un projet pensé d'un bout à l'autre de la chaîne

Vient le temps de la médiation avec un cluster recherche numérique-innovation-édition à travers une Web TV interactive, des émissions pédagogiques sur le Web en partenariat avec theatrecontemporain.net, mais aussi la captation audiovisuelle professionnelle des créations. S'ajoute à cela une action volontariste en faveur de l'édition rassemblant textes critiques inédits, portfolios, entretiens avec les artistes, sans oublier le projet numérique pilote à l'échelle internationale intitulé « Rekal »¹. Le tout est

parachévé par deux événements annuels : les Cabarets de curiosité et le festival NEXT, organisés ou coorganisés par le Phénix, et qui sont des moments de visibilité valorisant les productions du pôle. Le Campus étant, quant à lui, un laboratoire de création qui permet de repérer les nouveaux entrants et de leur laisser la place, en complicité avec les équipes associées. Il propose une résidence de préproduction pour dix jeunes artistes par année... On le voit, ambitieux et particulièrement bien pensé d'un bout à l'autre de la chaîne, le Phénix a de quoi faire des envieux... Pour cette édition du Cabaret de curiosités lié à ce projet de pôle européen, trois jeunes artistes ont par exemple bénéficié d'un soutien : Julien Herault, en résidence à l'Espace Pasolini de Valenciennes, qui ne s'attendait pas à être à ce point déstabilisé par une fuite imprévue en Islande et qui met à l'épreuve sur scène cette « altérité radicale » qui anime les habitants de ce pays du Grand Nord. Rébecca Chaillon, connue pour ses performances féministes engagées, s'attaque au football féminin et aux préjugés qu'il accompagne. Verra-t-on les filles des Dégommeuses sur la scène d'Aulnoye-Aymeries, où elle est en résidence ? Mystère. Enfin, le danseur et chorégraphe Cédric Orain a, quant à lui, posé son abécédaire de Gilles Deleuze à Aulnoy-lez-Valenciennes... Commencera-t-il par la lettre « E » comme « Europe » ? ... Il faudra aller le voir.

14.03 – 09.04.17

AMOUR ET PSYCHÉ

CRÉATION MA—SA: 19H
VE: 20H / DI: 17H30

D'APRÈS MOLIÈRE

OMAR PORRAS

**TEATRO
MALANDRO**The TAM logo consists of the letters 'T', 'A', and 'M' stacked vertically in a bold, white, sans-serif font. The 'A' is stylized with a horizontal bar that tapers to points at its ends.

THEATRE

KLEBER

MELEAU

RENENS

SUISSE

T-KM.CH

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSSI GÉNÉ-

LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par Johanny Bert —

« C'est ce que je me suis demandé avant de commencer les répétitions de « Waste », un texte de Guillaume Poix sur les déchets numériques (ordinateurs, téléphones, tablettes, etc.) que nous envoyons prétendument comme dons humanitaires et qui atterrissent dans une décharge à ciel ouvert au Ghana dans laquelle des adolescents brûlent et trient ces déchets pour récupérer quelques métaux précieux.

Une autre question a été très souvent présente à mon esprit. Je me suis demandé qui nous étions pour parler de ce sujet. Pouvons-nous être fascinés par les photos de cette décharge, par ses objets brûlés, par les regards de ces adolescents ? Est-ce que notre regard n'est pas condescendant, maladroit ?

J'ai eu besoin, pour mettre en scène la pièce, de dialoguer avec l'auteur, et aussi de fouiller la réalité à travers plusieurs sources. Des documentaires, comme « La Tragédie électronique », réalisé par Cosima Dannoritzer en 2014, ou celui de Jean-Daniel Bohnenblust et Marie-Laure Widmer Baggiolini « Déchets toxiques, mortel héritage », qui date de 2012. Des photoreportages instantanés, volés sur le vif ou mis en scène sur la décharge. Les photos du Sud-Africain Pieter Hugo dans « Permanent Error », ou encore cette question que pose Mike Anane, journaliste environnemental ghanéen devant la décharge illégale de déchets électriques et électroniques à

Agbogboshie : « Pourquoi mon pays est-il la poubelle des pays développés ? » Des images et des sons que je ne peux oublier. Tout cela a nourri une connaissance partielle, quelque peu fantasmée peut-être, de cette décharge pour mieux m'immerger dans le texte de Guillaume Poix, qui s'inspire de la réalité, s'en écarte, pour mieux parler de l'humain. Demander à trois acteurs noirs et une comédienne blanche de jouer la pièce. Une évidence liée au propos mais un choix qui va au-delà de la volonté de mettre en scène des acteurs que l'on ne voit pas suffisamment sur des plateaux de théâtre. Un choix délibéré et assumé en créant un trouble au plateau qui n'oppose pas deux continents et deux couleurs de peau, mais bel et bien des humains et leurs histoires.

La nécessité de donner aux acteurs des prothèses, des formes marionnettiques en cire fabriquées pour le spectacle et que les comédiens utilisent comme des figures symboliques ou des personnages dans l'action permettant une mise à distance et un regard non complaisant sur une réalité crue, mettant en confrontation l'immatérialité du numérique face à la matérialité finale et réelle des déchets. »

Johanny Bert est metteur en scène. Il est artiste associé à la Comédie de Clermont depuis septembre 2016.

LE DESSIN

ARTDANTHÉ, À LA RECHERCHE
DE LA NOUVELLE PÉPITE DE LA CHORÉGRAPHIE MONDIALE

— par Baptiste Drapeau —



I/O Gazette n°52 — 25.02.2017

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — Mairie du 3e, 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris —
SIRET 81473614600014

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr

Responsable Partenariats / Publicité India Bouquerel india.bouquerel@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Julien Avril, Christophe Candoni, Agathe Chamet, Mariane de Douhet, Sébastien

Descours, Baptiste Drapeau (illus.), Augustin Guillot, Wouter Hillaert, Lola Salem, Audrey

Santacroce, Emmanuel Serafini

Photo de couverture © Tina Signesdottir Hult

LE FAUX CHIFFRE

96

C'est le nombre de tampons
usagés que Sarah Vanhee étale
sur la scène dans « Oblivion ».

L'HUMEUR

« On ne devrait pas
dire une chaise mais
une peut-être chaise. »

Ludwig Wittgenstein

ENCORE PLUS...

« BOXING CHRISTMAS », GAËL DEPAUW

« En lien avec la projection du film le 25 mars 2017, Gaël Depauw conçoit une exposition à la galerie du Théâtre. "What A Mess !, ultime partie d'une trilogie archéologico-familiale, est un court-métrage rendant compte de mon Noël 2015. Boxing Christmas délivrera l'état de ma fête version 2016. Ces témoignages de "passages rituels obligés" visitent mon rapport à une culture dans laquelle je m'inscris, en faute et/ou avec plaisir. »

Artdanthé, du 7 au 11 mars

« STRANGER », EMKE IDEMA

« Stranger est un jeu théâtral, un jeu de société à taille humaine qu'Emke Idema a développé sur la base de sa fascination pour les mécanismes de l'œuvre dans le regard que l'on pose sur l'autre. »

Cabaret de curiosités, 1er et 2 mars

« CROSSING WAVE », JULIEN POIDEVIN

« C'est une création entre ondes sonores et formes visuelles. Cette installation proposera une immersion dans un continuum vibratoire où les ondes se croisent et se tordent, s'amplifient ou s'annulent, créant une temporalité distordue dans laquelle nous serons invités à nous glisser. »

Cabaret de curiosités, 3 mars

BORDEAUX CÔTÉ COURT

REPORTAGE

— par Mathias Daval —

Ce siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte, et déjà Hölderlin s'apprêtait à prendre le chemin du retour vers l'Allemagne. Mais de janvier à juin 1802, il est encore sur la rive de la Garonne à s'abîmer dans une contemplation mystique dont témoigne son « Journal de Bordeaux ». Plus tard, il demandera : « Warum bist du so kurz? [...] Wenn du sangest, das Ende nie » (« Pourquoi es-tu si bref ? [...] Quand tu chantais, ça finissait jamais ». Die Kürze, « la brièveté » : voilà la contrainte et la force de ce festival girondin qui fête cette année sa 14^e édition.

Du théâtre, de la danse, du cirque, de la musique, des performances, tout peut s'y voir, mais chacun des 28 spectacles a pour caractéristique de ne pas excéder 30 ou 40 minutes. Des formes ramassées, concentrées, des esquisses ou des expérimentations, et bien sûr des coûts plateau moindres qui permettent de démultiplier les propositions. Prenons « Je suis une erreur », de Jean-Luc Terrade, par ailleurs créateur et directeur artistique du festival : compagnie française et canadienne, chorégraphe québécois (Jean-Sébastien Lourdaï), texte belge (Jan Fabre), voici une production internationale qui réussit la fusion des influences. Sur scène, Lourdaï et un brouillard que n'aurait pas désavoué le Fabre d'« Attends, attends, attends ». D'ailleurs, on croise toute la journée Cédric Charron, venu présenter « Tomorrowland », cocréé avec Annabelle Chambon et Jean-Emmanuel Belot, qui assiste assidûment aux spectacles de ses petits camarades. Mais revenons à nos moutons vaporeux. Ce qu'on entend, dans cette salle de l'Atelier des Marches du Bouscat, c'est la liste de toutes les raisons pour lesquelles « Je suis une erreur » ; ce qu'on y voit, c'est la déambulation d'un homme, commencée et achevée dans le rôle d'un poumon défilé par la cigarette. « Je suis une erreur parce que je suis une possibilité. » Il semble compliqué de sortir de l'impasse. Pourtant, le spectacle est d'abord un hymne à la liberté : l'immersion dans un organe malade est le prétexte à rappeler que « je suis une erreur parce que je veux être une erreur ». Du Jan Fabre pur jus, transcendé par la présence animale de Lourdaï et la mise en scène sobre et percutante de Terrade. C'est le premier spectacle de ce parcours du samedi 28 janvier, et il donne

le ton : de l'ontologie sur scène, et pas de l'anecdote. Hölderlin veille. Quelques minutes plus tard, l'impression se confirme avec « Bleu », conçu par le même Lourdaï, mais performé par l'incroyable Sophie Corriveau. Cette dernière nous convie à la transe de son corps, d'abord enligné dans une paille crissante, puis mû par une force qui l'invite à s'évader. On reste un peu à l'extérieur de sa quête, même si subjugué par l'esthétique étrange de la danseuse. Même sentiment avec le « Rue » de Volmir Cordeiro, dont le corps blanc et élancé provoque une fascination immédiate. Cette rua brésilienne est un peu une anticapoira : là où les danseurs râblés, musclés, bronzés déploient des séquences ultra codifiées, cette grande silhouette pâle se joue des clichés de la danse, du candomblé, et déstructure les trajectoires. Accompagné au tambour par Washington Timbó, Cordeiro utilise avec humour et une énergie insatiable l'espace circulaire de la Halle des Chartrons. C'est que le festival 30/30 exploite les lieux avec sagacité. À Bordeaux Métropole, mais aussi hors les murs à Limoges, Boulazac et Cognac, il n'est pas déposé artificiellement dans l'espace urbain : il s'y appuie, y déroule ses performances comme une matière organique en symbiose avec celle de la ville.

“

Transe, répétition et révélation

Même pour seulement 20 minutes, chacune des propositions, faible ou forte, convie à un espace-temps qui lui est propre. « My Paradoxical Knives », d'Ali Moini, est la plus belle réussite de ce point de vue. Le danseur et chorégraphe iranien représente cette pièce créée à Lisbonne en 2009, qui détourne la cinétique derviche. Ici la dramaturgie est intrinsèque, comme dans ces numéros de cirque dont on connaît l'issue, mais où tout le suspense repose sur leur déroulement. Paré d'une vingtaine de couteaux aux lames différentes, accrochés partout sur son corps, il entame avec douceur la giration sacrée, effaçant à chaque rotation un poème inscrit sur le sol. Ali nous le confirme après le spectacle : « Le choix et le placement des couteaux ont exigé une longue préparation. » On s'en doute. Un chant soufi rompt par moments le silence. Tout y est

fragilité et suspension, sur la peau de ce corps à moitié nu encerclé par des tranchants en pleine voltige. Un instant magique : à une certaine intensité, la force centripète interrompt brusquement le cliquetis métallique, et le silence qui s'ensuit plonge directement dans une méditation des plus transcendantes. Poésie absolue. Tout aussi axé sur la répétition, mais moins inspirant, « Tosca » de Lulu Obermayer est l'œuvre conceptuelle par excellence : la performeuse allemande, au centre d'un cercle constitué de huit haut-parleurs, égrène ad nauseam une phrase chantée extraite de l'opéra de Puccini. C'aurait pu être l'octuple sentier de la sagesse, une voie esthétique pour aider à résoudre une interrogation métaphysique (« Vivre pour l'art ? Vivre pour l'amour ? »), mais on est plutôt confronté à une plainte troublante et vaine.

Minuit. À l'issue des représentations, pendant qu'on se rassasie dans la mezzanine du Glob Théâtre, quelqu'un remarque que le festival déroule comme un fil rouge inconscient : celui de la transe et de la répétition. Ce n'est pas faux. Chaque spectacle tourne autour de l'épuisement. Comme une confirmation que la vérité n'est jamais immédiate et nécessite un travail sur soi, un débarras psychique et physique. Parfois la révélation peine à venir. Dans « Transfer », tout sur le papier concourait à nous plaire : la poésie expérimentale d'Anne-James Chaton, la guitare d'Andy Moor (on a passé son adolescence au chevet du groupe néerlandais The Ex). Pourtant la sauce ne prend pas, et on reste brutalement fermé à cette déclinaison sèche et bruyante du thème du voyage. À l'inverse, une heure plus tard, on embarque sans coup férir avec Ivo Dimchev. Le performer bulgare propose un best-of de ses chansons de spectacle qui donne un petit aperçu de son univers fantasque, fruit de l'accouplement entre une diva androgyne de la planète Aldébaran et un crooner de cabaret berlinois des années 1930. C'est égocentrique et parfois un peu maniéré, mais ça transporte. Alors on ferme les yeux et on décolle : « One of these mornings / You're going to rise up singing / Then you'll spread your wings / And you'll take to the sky ». C'est l'hiver, mais c'est summertime.

30/30 Rencontres de la forme courte,
du 20 au 31 janvier 2017, Bordeaux Métropole.

BRUSSELS DANCE AU RYTHME DE DEMAIN

REPORTAGE

— par Jean-Christophe Brianchon —

En 1987, Maurice Béjart et son Ballet du xxe siècle quittent la Monnaie après avoir participé à faire de Bruxelles une des capitales européennes de la danse, laissant derrière lui l'école Mudra, qu'il avait créée et qui ne survécut pas un an à son départ pour Lausanne. L'espace d'un temps, la ville redevient alors cette cité décharnée par le béton, avant de ressusciter dans le geste fondateur de Bernard Foccroulle, qui décide en 1992 de nommer Anne Teresa De Keersmaecker à la place encore chaude qu'occupait le chorégraphe français. Depuis, c'est toute la vitalité du mouvement belge qui ne s'est plus jamais démentie,

et c'est ce qu'essaie de démontrer justement l'événement Brussels Dance. Pendant ces quelques semaines, dans douze lieux multidisciplinaires et bicommunautaires, les grands chorégraphes de ces trente dernières années côtoient les jeunes talents qui un jour, comme Anne Teresa l'a fait en 1992, prendront la place des maîtres. C'est un peu inquiétant en ce que ce n'est rien d'autre que la preuve de l'écharnement réel du recommencement perpétuel du temps qui nous est démontré, mais c'est aussi rassurant tant la terre des avenir s'annonce fertile. Car comment ne pas le penser, à voir ces dernières années sortir de PARTS (l'école fondée

par A. T. De Keersmaecker) les jeunes grands que sont déjà devenus Noé Soulier ou Joao Martins, alors que sont déjà sortis de la même institution depuis le début des années 2000 des Cédric Charron, des Lisbeth Gruwez ou des Marlene Monteiro Freitas ? C'est impossible. Alors venez. Venez voir la mécanique du recommencement à l'œuvre. Jusqu'au 31 mars à Bruxelles, la jeunesse est invitée à démontrer qu'elle subsiste et qu'il est temps de la laisser faire.

Brussels Dance, du 1er février au 31 mars 2017

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

OPERA

LA MONNAIE AT
TOUR &
TAXIS

MAA
MAR

17

>

31

APR
AVR

2

'17

DE MUNT / LA MONNAIE
FOXIE!

HET SLUWE VOSJE /
LA PETITE RENARDE RUSÉE
LEOŠ JANÁČEK

EEN VOSJE VALT NIET TE TEMMEN /
TROP RUSÉE POUR ÊTRE DOMESTIQUÉE

VANAF / À PARTIR DE € 10

© Megan Cump, reworked by De Munt / La Monnaie

DEMUNT.BE / LAMONNAIE.BE



MM TICKETS +32 2 229 12 11